

(2)

# MA COLLECTION!

COMÉDIE EN UN ACTE

PAR

N. FOURNIER ET ALPHONSE



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS  
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1873

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés



# MA COLLECTION!

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du GYMNASSE-  
DRAMATIQUE, le 20 juin 1873.]

## PERSONNAGES

BREUILLARD, ancien greffier.....	M. BLAISOT.
HENRIETTE, sa femme.....	M <sup>lle</sup> ANGÉLO.
VALLERAY, avoué de province.....	M. FRANCÈS.
CAROLINE, sa femme .....	M <sup>lle</sup> OTHON.
LE BARON DE MONTGERON.....	MM. VILLERAY.
JOSEPH, domestique .....	MEY.
VINCENT, garçon de bureau .....	MATTHIEU.
UN GARÇON ET DEUX DEMOISELLES DE MAGASIN.	

Chez M. Breuillard, à Paris.

---

# MA COLLECTION!

---

Un salon chez Breuillard; des cartons et des liasses de papiers amoncelés sur tous les meubles. — Porte d'entrée générale au fond. — A gauche, fenêtre au premier plan; au deuxième plan, porte ouverte laissant voir une partie du cabinet de Breuillard, avec applique de casiers étagés et garnis. — A droite, premier plan, cheminée; au deuxième plan, porte de l'appartement d'Henriette. — Grande table-bureau à gauche, avec fauteuil le dos tourné à la fenêtre (passage entre le fauteuil et la fenêtre); chaise à droite de la table, grand canapé à droite, tournant le dos à la cheminée, sans feu (passage entre canapé et cheminée); guéridon au loin au du canapé; chaise à la gauche du guéridon. — Table à jeu à gauche entre la fenêtre et la porte. — Petit meuble de dame à droite, entre la cheminée et la porte. — Meuble de boule de chaque côté de la porte du fond.) — Indications prises de la salle, gauche et droite du spectateur.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

JOSEPH, VINCENT.

VINCENT, entrant et portant sur sa tête un panier qu'il dépose à terre, et respirant bruyamment.

Ouf! j'en ai ma bonne charge.

JOSEPH, qui rangeait un carton.

Tiens, c'est le garçon de bureau, monsieur Vincent.

VINCENT.

A votre service, monsieur Joseph. V'là ma petite provision de la semaine; c'est le fond du sac du ministère, les rognures de l'administration, enveloppes, brouillons, cachets, dessus de lettres. Votre maître, monsieur Breuillard, m'achète tout ça à la livre, moitié plus cher que notre épicier. Mais quel diable de commerce fait-il donc avec ça!

JOSEPH.

Du commerce? lui, si donc! monsieur ne travaille que pour l'honneur et pour son plaisir... c'est une toquade. Ancien

greffier de justice de paix, avant qu'il eût fait son grand héritage, habitué à fureter dans les vieux papiers, il y a pris goût; c'est comme ça qu'il est devenu collectionneur...

VINCENT.

Ah ! oui, d'orthographe.

JOSEPH.

D'autographes, ignorant! ; nous avons beaucoup d'autographes qui n'ont pas la moindre orthographe.

Il aide Vincent à décharger le panier.

VINCENT.

Au revoir, monsieur Joseph.

JOSEPH.

A la huitaine, Vincent.

Vincent sort.

## SCÈNE II

JOSEPH, seul.

Dire que ça amuse monsieur, riche comme il est, de se promener du matin au soir au milieu de tout ça. (Montrant le cabinet.) Il y est, il n'en sort pas; et il en oublie tout, jusqu'à sa femme!... mais tout le monde n'est pas comme lui... et je vois rôder ici un certain baron qui me fait l'effet d'être un autre genre d'amateur... Ah ! voici monsieur...

## SCÈNE III

BREUILLARD, JOSEPH.

BREUILLARD, venant de la chambre à gauche, en robe de chambre et en pantoufles. Il a des papiers qui sortent de toutes ses poches, et tient un lorgnon à la main.

Ma foi, je n'en puis plus ! (Il s'essuie le front.) Ce n'est pas peu de chose que de ranger, classer, étiqueter toute une collection ! et cela, par ordre alphabétique ! Il y a trois mois que j'y travaille et j'en suis à la lettre B, ça marche... (Cherchant.) Mais pourquoi donc suis-je venu ici?... Ah ! oui, pour déjeuner.

JOSEPH.

Mais non, monsieur, je vous ai servi dans votre cabinet.

BREUILLARD.

Tiens, c'est vrai ; j'ai mangé sans m'en apercevoir.

JOSEPH.

C'est triste.

BREUILLARD.

Au contraire, je suis d'une joie! moi qui la croyais perdue!  
Jel'ai retrouvée, Joseph, je l'ai retrouvée!

JOSEPH.

Quoi donc, monsieur?

BREUILLARD, montrant un papier.

L'épître du grand Jacobus.

JOSEPH.

Qu'est-ce que c'est que ça, le grand Jacobus?

BREUILLARD.

Un homme illustre!... que tu ne connais pas, que personne  
ne connaît, excepté moi, et encore! Tiens, vois... une écriture  
de trois cent cinquante ans! Quel parfum de vétusté!

Il lui met l'écrit sous le nez.

JOSEPH.

Pouah!

BREUILLARD.

Si tu savais ce que c'est que d'arborer sur un casier d'auto-  
graphes le mot complet! bonheur bien rare, et dont j'au-  
rais joui encore, sans mon concurrent acharné, sans ce Re-  
naudin, un brocanteur qui m'a escamoté — escamoté est le  
mot — une pièce bien curieuse! la signature véritable d'un  
gredin qui n'a fait que des faux toute sa vie!

JOSEPH.

Voilà qui est rare!

BREUILLARD.

Je me revois encore à la vente; j'avais donné le mot au  
crieur; il devait surenchérir pour mon compte, tant que je  
garderais mon chapeau sur la tête. La chose convenue, je me  
couvre; mais voilà que dans le feu des enchères, un mon-  
sieur, un compère de Renaudin, vient me saluer; machi-  
nalement j'ôte mon chapeau; patatras! Le marteau retombait  
avant que je fusse recoiffé...

JOSEPH.

Adjugé! Monsieur m'a déjà conté cette histoire-là!

BREUILLARD.

Je la conte à tout le monde. Ah! je ne m'en consolerais ja-  
mais, à moins qu'aujourd'hui, à la séance de deux heures,  
je n'enlève à mon tour à ce fripon de Renaudin une griffe  
bien autrement importante, une lettre confidentielle d'un  
ancien garde des sceaux, qui ne l'a été que trois jours.

JOSEPH.

Pauvre homme!

BREUILLARD. -

Lettre adressée, dit-on, à mon ancien juge de paix, et sur  
laquelle je n'ai jamais pu mettre la main!

JOSEPH.

Espérons, monsieur, espérons !

BREUILLARD.

Mais pourquoi donc suis je venu ici ? — Ah ! oui, j'y suis...  
As-tu déjà vu le baron de Montgeron ?

JOSEPH, à part.

Nous y voilà.

BREUILLARD.

Tu dis ?

JOSEPH.

Je dis que c'est ce riche amateur qui vient si souvent  
ici ?

BREUILLARD.

Homme du monde et directeur d'une revue encyclopédique,  
il m'a déjà procuré de vrais trésors, et comme j'ai encore  
beaucoup de lacunes...

JOSEPH.

Il vous a promis des grands hommes.

BREUILLARD.

Et des grandes femmes aussi ; Renaudin en crévera de ja-  
lousie.

JOSEPH.

A propos, monsieur, on vient d'apporter...

Montrant le panier.

BREUILLARD.

Et tu ne me le dis pas, malheureux !... (Il se précipite sur le  
panier.) Allons, aide-moi...

Il fouille dans le panier.

## SCÈNE IV

LES MÊMES, HENRIETTE.

Elle est suivie de plusieurs personnes qui portent des paquets.

HENRIETTE, aux personnes qui la suivent.

Entrez ici ; ce sera plus tôt fait.

BREUILLARD.

Eh ! ma chère, que de cartons !

HENRIETTE, aux porteurs de cartons, en montrant le grand guéridon  
couvert de papiers.

Posez tout cela dessus.

BREUILLARD, s'y opposant.

Comment, là-dessus ?

Il repousse les cartons.

HENRIETTE.

Prenez donc garde à mes dentelles, Monsieur.

Elle dérange les papiers.

BREUILLARD.

Faites donc attention à mes papiers, Madame! (Les papiers tombent par terre.) Là... mes grands financiers qui font la culbute! Au moins, respectez mes avocats... patatras! les voilà tous par terre! (Il ramasse les papiers avec Joseph.) Quel bouleversement! Oh! quand une femme se mêle de choses sérieuses...

HENRIETTE.

Ne vous fâchez pas, ingrat que vous êtes, j'ai pensé à vous, qui ne pensiez guère à moi, et j'ai recueilli pour vous une moisson d'autographes!

BREUILLARD, relevant la tête.

Ah! bah! lesquels?

HENRIETTE, lui présentant les mémoires.

Les plus belles signatures de Paris, Laure, Alexandrine, Barbedienne, tous mes fournisseurs. (Riant.) Ah! ah! je vous les cède au prix coûtant.

BREUILLARD, avec humeur.

Eh! madame!

HENRIETTE, aux porteuces.

A demain. J'irai payer ma dette, et peut-être l'augmenter.

Les porteuces sortent. — Joseph, aidé d'une femme de chambre, emporte les cartons à droite.

BREUILLARD, toujours occupé de ses papiers.

Vos promenades sont coûteuses, chère amie.

HENRIETTE.

J'ai profité du beau temps pour faire mes emplettes et mes invitations.

BREUILLARD.

Vos invitations! quelles invitations?

HENRIETTE.

Pour mercredi, n'est-ce pas convenu?

BREUILLARD, ahuri.

Convenu! Quoi? qu'est-ce qui est convenu?

HENRIETTE.

Je vous l'ai dit avant-hier, pendant que vous grattiez je ne sais quel vieux parchemin; mais vous avez toujours l'air de sortir d'un rêve... Eh bien! oui, mon ami, nous donnons à dîner, et nous aurons un peu de monde le soir.

BREUILLARD, effaré.

Du monde! où ça du monde?

HENRIETTE.

Eh! mais, chez nous apparemment.



BREUILLARD.

Ici ? mais le salon, la salle, toutes les pièces sont embarrassées. Il est temps que j'agrandisse mon appartement.

HENRIETTE, allant à lui.

Vrai ? vous auriez cette bonne idée ?

BREUILLARD.

Notre voisin consent à me céder quatre pièces de plain-pied, sur l'autre escalier.

HENRIETTE.

Ah ! mon ami, voilà qui me réconcilie avec vous ! que c'est aimable ! Vous voulez me rendre tout ce que vous m'avez pris, salon, boudoir ; il faut que ce soit prêt pour mercredi ; je cours chez le tapissier, le décorateur...

BREUILLARD, l'arrêtant.

Doucement, ma chère, doucement ; des salons, un boudoir ! Et de la place ?

HENRIETTE.

Mais vos quatre pièces ?

BREUILLARD.

Je n'en ai pas trop ! Mes casiers débordent, ma collection étouffe.

HENRIETTE.

Votre collection ! Comment, c'est encore pour la loger que vous prenez un appartement ? Au prix où sont les loyers ?

BREUILLARD.

Mais il me semble que...

HENRIETTE.

Cette chère collection ! voilà une rivale d'un nouveau genre ! à votre aise, Monsieur, installez-la au premier, sur le boulevard, avec un balcon et une vue superbe !

BREUILLARD.

Henriette !..

HENRIETTE, de même.

Il ne manque plus que de lui donner aussi ma chambre à coucher ! Faites, Monsieur, chassez pour elle votre femme.

BREUILLARD.

Quelle tête, bon Dieu, quelle tête ! mais Henriette...

JOSEPH, annonçant.

Monsieur le baron de Montgeron.

BREUILLARD.

Le baron ?

HENRIETTE.

Lui ? Tant mieux ; il arrive à propos.

BREUILLARD.  
 Oui, certes.  
 HENRIETTE.  
 Il jugera entre nous.

## SCÈNE V

LES MÊMES, LE BARON DE MONTGERON.

HENRIETTE.  
 Venez, Monsieur, venez, vous qui êtes un homme de sens et de goût, et dites-moi, je vous prie, si je dois être éternellement sacrifiée à la plus ridicule des manies.

BREUILLARD, faisant asseoir le baron.  
 Vous l'entendez !

LE BARON  
 Eh ! mon Dieu ! qu'y a-t-il donc ?

HENRIETTE.  
 Je veux savoir si une femme a droit à moins d'égards que des antiquailles de l'autre monde.

BREUILLARD.  
 Mais, ma chère...

HENRIETTE.  
 Mon Dieu ! je ne suis pas déraisonnable ; je comprends qu'on aime à recueillir quelques reliques de vrais grands hommes, comme on a des tableaux de maîtres, ou des souvenirs curieux de voyage ; cela prouve au moins du jugement et du goût ; mais amasser sans choix un tas de grimoires usés, raccornis, jaunis par tous les bords, et leur sacrifier jusqu'à sa femme ! est-ce juste ? est-ce honnête ? et faut-il que j'attende huit cents ans, l'âge d'une momie, pour que mon mari daigne m'apprécier ! Prononcez, Monsieur, prononcez...

LE BARON.  
 Vous m'interrogez là, madame, sur un point des plus délicats ; — à coup sûr, votre cher mari a grand tort de ne pas oublier tout au monde pour une femme telle que vous.

BREUILLARD.  
 Permettez...

LE BARON.  
 Mais d'un autre côté, je ne puis me prononcer contre les autographes, sans une sorte d'ingratitude.

HENRIETTE.  
 Comment cela ?

LE BARON.

Ne leur dois-je pas à la fois l'avantage de connaître ce cher Breuillard, et (Avec intention.) - le bonheur de vous admirer.

BREUILLARD.

Comment donc ? mais c'est moi qui vous ai mille obligations, généreux donateur de pièces rares ! vous dont les mains, dont les tiroirs sont toujours pleins de curiosités ! (A part.) Ah ! si je pouvais visiter ses poches ! (Haut.) A propos, vous m'aviez promis quelque chose de galant... genre gracieux. — Ça me manque un peu... du Dorat ou du Benserade...

LE BARON.

Mon Dieu, je voulais d'abord en faire hommage à madame ; mais hier, à mon grand regret, j'ai trouvé, comme avant-hier, sa porte close.

BREUILLARD.

Tu as tort, ma chère Henriette, tu as grand tort...

HENRIETTE.

Monsieur le baron sait bien que j'ai mon jour, et que le mercredi, par exemple, je reçois tout le monde.

BREUILLARD.

Mais ce cher ami n'est pas tout le monde ; voilà comme tu me fais manquer des occasions !... (Au baron.) Voyons... était-ce du Benserade authentique ?

LE BARON.

Mieux que cela peut-être.

BREUILLARD.

Ah ! bah ! contez-moi donc...

LE BARON, à part en regardant Henriette.

Pourquoi pas ?

BREUILLARD.

Qu'est-ce donc enfin ?

LE BARON.

Un papier de famille... oh ! c'est tout un roman ! Oui, madame, une lettre d'un mien grand-oncle, qui s'appelait comme moi, Charles de Montgeron, et qui figurait assez galamment à la cour de Louis XIV, renommée alors par tant de beautés accomplies. La première de toutes était cette aimable princesse, belle-sœur du roi. Mon grand-oncle, cachant une âme ardente sous des dehors réservés, était devenu passionnément épris de Madame... Madame...

BREUILLARD.

Madame Henriette.

LE BARON, s'inclinant devant Henriette.

Vous l'avez dit.

HENRIETTE, à part.

Ah!

BREUILLARD.

La femme de Monsieur?

LE BARON, s'inclinant devant Breuillard.

De Monsieur. — Et il osa lui adresser une épître respectueuse, dont le brouillon, comme je vous l'ai dit, s'est conservé dans ma famille.

BREUILLARD, se levant.

Ah! que c'est curieux! Est-ce que vous l'avez là, ce brouillon?

LE BARON.

Non, mais...

BREUILLARD.

Vous me l'apporterez. (A Henriette qui s'est levée aussi.) Pour le coup, ma chère, cela doit aussi t'intéresser. Une lettre d'amour, toutes les femmes comprennent ce genre d'autographes.

LE BARON.

Si madame, en effet, daignait...

BREUILLARD.

Est-ce bien conservé au moins? y a-t-il le cachet, y a-t-il la date?

LE BARON.

Rien n'y manque... et, tenez, je me rappelle le début, qui est gravé là : (Avec intention.) « Noble et divine Henriette.

BREUILLARD.

C'est bien ça. Style du temps.

LE BARON.

« ... Vous avez, je l'espère, deviné mes sentiments ; ils éclatent dans mes regards, dans mes moindres paroles, et jusque dans mon silence...

BREUILLARD.

C'est du Versailles tout pur !

LE BARON, continuant.

« Et si...

HENRIETTE, l'interrompant.

Assez, je vous prie, monsieur ; ces phrases romanesques, n'en déplaît à feu votre grand-oncle, me paraissent d'un goût douteux, et je ne pense pas qu'elles aient mérité une réponse.

BREUILLARD.

Qu'en sais-tu, ma chère ?

LE BARON.

C'eût été sans doute trop de bonheur !,..

HENRIETTE.

Pour votre grand-oncle ?

LE BARON.

Mais je crains d'importuner madame, et je me retire.

BREUILLARD.

Non ; venez plutôt avec moi, nous avons des casiers à mettre en ordre, celui des artistes... mes danseuses ne sont pas rangées...

LE BARON.

Volontiers.

BREUILLARD.

Allons passer en revue nos danseuses.

LE BARON, saluant.

Madame... (A part.) Elle m'a compris, c'est l'essentiel.

## SCÈNE VI

HENRIETTE.

Je n'en reviens pas ! quelle audace ! sous les yeux de mon mari ! car il n'y a pas à s'y tromper, c'est bien l'aveu que je redoutais, et que je croyais éviter en lui fermant ma porte... Absolument comme dans ce roman de ma pauvre amie Caroline, que je relisais encore hier... Il faut l'avouer, le moyen est curieux... se servir de la manie même de monsieur Breuillard ! En vérité, je ne puis m'empêcher de rire... Ah ! ah !

JOSEPH, entrant et parlant à la cantonade.

Je crois que madame est encore là... oui, la voici.

HENRIETTE.

Qu'est-ce que c'est, Joseph ?

JOSEPH.

C'est une dame qui demande à vous parler.

HENRIETTE.

Eh bien, qu'elle entre.

JOSEPH, regardant autour de lui.

Ici ? dans le capharnaüm ?

HENRIETTE.

Eh ! sans doute.

JOSEPH, débarrassant un fauteuil des papiers qui l'encombrent.

Entrez, madame.

Il sort.

SCÈNE VII  
HENRIETTE, CAROLINE.

HENRIETTE.

Caroline !

CAROLINE, l'embrassant.

Chère Henriette !

HENRIETTE, la faisant asseoir près d'elle.

Est-il possible ? qu'il y a longtemps que je ne t'ai vue ! tout à l'heure encore, je pensais à toi ; j'ai là ton dernier livre ; car c'est charmant d'avoir une amie femme de lettres ; on n'est jamais séparés. Je t'en voulais cependant d'avoir quitté Paris sans m'embrasser.

CAROLINE.

Tu sais bien que monsieur Valleray m'a fait partir précipitamment après trois mois de mariage, pour acheter une étude d'avoué à Toulouse.

HENRIETTE.

Par amour de la procédure ?

CAROLINE.

Non ! par crainte des dangers de la capitale.

HENRIETTE.

Des dangers ! Pour qui ?

CAROLINE.

Pour moi, s'il te plaît.

HENRIETTE.

Comment cela ?

CAROLINE.

Un seul mot t'expliquera tout : il est jaloux.

HENRIETTE.

Ton mari ?

CAROLINE.

Tu sais peut-être ce que c'est que la jalousie, en général ; mais tu n'as pas une idée de celle du mari d'une romancière. Ces messieurs confondent notre imagination avec notre cœur ; il semble que nous soyons les héroïnes de nos livres. Ils prennent ombrage des idées que nous livrons au lecteur, comme si nos propres sentiments étaient là en jeu, et les éloges que nous recevons passent à leurs yeux pour les hommages de l'amour. Enfin, la jalousie de mon mari s'étend à la fois sur mes écrits et sur mes succès ; elle s'applique au présent, au passé et à l'avenir.

HENRIETTE.

Pauvre amie ! il t'empêche d'écrire ?

CAROLINE.

J'y ai renoncé de moi-même. Satisfait du peu de bruit que j'ai pu faire autrefois, je mets le repos de mon ménage bien au-dessus d'un vain plaisir d'amour-propre. Au fond, monsieur Valleray est un excellent homme ; son plus grand tort est de m'aimer trop, et je lui ai cédé sur ma plume les mêmes droits que sur ma personne.

HENRIETTE.

Ah ! mon Dieu ! s'il allait en abuser, s'il voulait par hasard brûler tes œuvres !

CAROLINE, riant.

Oh ! ce qui est public ne lui appartient plus, mais l'inédit est de son domaine ; son premier soin a été de retirer de la circulation tous mes anciens brouillons, tous mes manuscrits, il les a mis sous clef ; car il ne veut pas que personne puisse se vanter d'avoir une ligne de mon griffonnage. Juge donc de mon étonnement et de ma frayeur lorsque j'ai lu dans un catalogue qui m'est tombé sous la main qu'une certaine lettre signée de mon nom de demoiselle, mon nom d'auteur, Caroline de Nanteuil, se trouvait entre les mains de qui ? de ton mari !

HENRIETTE.

De monsieur Breuillard ?

CAROLINE.

Dans sa collection d'autographes.

HENRIETTE.

Se peut-il ? Mais comment cette lettre est-elle venue en sa possession ?

CAROLINE, se levant.

Je m'y perds ; ce ne peut-être que par la plus insigne trahison.

HENRIETTE, étonnée.

Une trahison !

CAROLINE, un peu confuse.

Oh ! c'est que... il faut te dire... Un jeune homme me faisait la cour... et j'ai eu l'imprudence, en réponse à des épîtres trop passionnées, de lui adresser quelques mots... Oh ! rien de sérieux, inconséquence de jeune fille... Seulement, tu comprends, chez nous autres, habituées à écrire des romans...

HENRIETTE.

La plume va plus loin que la pensée...

CAROLINE.

Tu comprends aussi que si mon mari venait à découvrir ce malheureux billet, son repos et le mien seraient troublés pour toujours... Aussi j'ai profité d'un voyage qu'il fait ici pour un procès en séparation... nous en avons beaucoup à l'étude... c'est même cela, je crois, qui lui a donné des idées... Je suis descendue avec lui à l'hôtel voisin, et je viens bien vite retirer cet autographe.

HENRIETTE.

Le retirer! ah! ma chère, tu ne connais guère mon mari.

CAROLINE.

Comment?

HENRIETTE.

Il ne lâche jamais ce qu'il a pris. C'est un avare d'une espèce particulière; au lieu de cassette, il a des cartons; au lieu de louis d'or, des paperasses, et on lui arracherait plutôt la vie que de lui reprendre un de ses trésors! A part cela, le meilleur homme du monde!

CAROLINE.

Pourtant j'avais compté sur toi.

HENRIETTE.

Sur moi, malheureuse; mais je suis la dernière ici qui ait droit de toucher à l'arche sainte; et d'ailleurs, comment me débrouiller dans ce chaos? Il faudrait recourir aux personnes qui ont sa confiance... il y a bien ici quelqu'un que l'on pourrait employer... un ami... qui lui procure même des autographes... mais c'est fort délicat... dans ce moment-ci surtout; il faudrait, en tout cas, un peu de temps... Mais rien ne presse, ce me semble, et d'ici à quelques jours...

JOSEPH, *entrant.*

Tiens, tiens, vous êtes encore là, madame?

HENRIETTE, *riant.*

Et pourquoi n'y serais-je pas, monsieur Joseph?

JOSEPH.

C'est que monsieur va recevoir quelqu'un ici... (*Avec importance.*) C'est pour des autographes; vous comprenez.

HENRIETTE.

Oh! alors...

CAROLINE.

Comment?

HENRIETTE.

Hélas! ma chère, ce salon est réservé au culte, et je suis une profane dans le sanctuaire.



## SCÈNE VIII

LES MÊMES, BREUILLARD, habillé pour sortir.

BREUILLARD.

Introduis vite la personne. (A part.) Pourvu qu'on ne me retarde pas trop pour cette séance à l'hôtel des ventes.

HENRIETTE, montrant Caroline.

Je vous présente ma meilleure amie.

BREUILLARD, saluant.

Madame...

HENRIETTE.

C'est madame Vall...

JOSEPH, annonçant.

Monsieur Valleray.

CAROLINE, à Henriette.

Mon mari !

HENRIETTE.

Ah ! mon Dieu !

## SCÈNE IX

LES MÊMES, VALLERAY.

VALLERAY, entrant à Breuillard.

Serviteur, monsieur ; j'ai l'honneur de parler à monsieur Breuillard, le fameux marchand d'autographes ?

BREUILLARD, se redressant.

Marchand ? moi ? Pour qui me prenez-vous ? sachez, monsieur, que j'achète toujours et que je ne vends jamais.

VALLERAY.

Ce n'est pas le moyen de faire fortune, cap de bious...

(Se retournant.) Pardon, mesdames. (Apercevant Caroline.) Eh ! mais, c'est ma femme !

BREUILLARD.

Sa femme !

VALLERAY.

Caroline, ici ! (S'approchant d'elle.) Que faites-vous donc là, ma chère ?

CAROLINE, montrant Henriette.

Je suis en visite chez une amie.

VALLERAY, bas, en grondant.

Vous ne m'aviez pas dit cela en sortant... (Saluant Henriette.)

Madame... (Bas à Caroline.) Vous parliez d'emplettes à faire... Oh ! les femmes !... toujours des cachotteries !

CAROLINE.

Monsieur...

VALLERAY, bas.

C'est bien ; nous causerons de ça à la maison.

CAROLINE, voulant lui prendre le bras.

Alors partons.

VALLERAY.

Non, tout à l'heure. J'ai d'abord affaire dans la boutique.

BREUILLARD, se redressant.

La boutique !

VALLERAY.

Le magasin, si vous voulez ; ah ! mon Dieu, quel caractère !  
 eh ! pourquoi êtes-vous comme cela ? Monsieur, je suis avoué  
 à Toulouse, et je viens revendiquer ici une pièce toute privée  
 et confidentielle.

CAROLINE, bas à Henriette.

Ah ! mon Dieu ! serait-ce ?

BREUILLARD.

Revendiquer, dites-vous ?

VALLERAY.

Oui, monsieur, un acte de la dernière importance, volé  
 furtivement dans mon étude.

CAROLINE, à Henriette.

Dans son étude ?

HENRIETTE, à Caroline.

Mais alors ce n'est pas cela

CAROLINE.

Chut !

BREUILLARD.

Pardon, monsieur, vous avez dit : volé ?

VALLERAY.

Et je maintiens le mot : oui, volé, cap de bious ! par un  
 de vos collectionneurs enragés, qui a des agents partout, un  
 certain Renaudin.

BREUILLARD.

Oh ! celui-là, un vrai flibustier ! si je vous contais le tour  
 qu'il m'a joué !... Figurez-vous que j'étais convenu de garder  
 mon chapeau...

VALLERAY.

Hein ?

HENRIETTE.

Mon ami...

BREUILLARD.

Ah ! oui... (A Valleray.) Enfin, de quoi s'agit-il ?

VALLERAY.

D'un projet de séparation, à l'aimable, écrit sous ma dictée  
 par un client très-haut placé...

CAROLINE, à Henriette.

Je respire.

VALLERAY.

Un mari trompé... mais trompé d'une façon... (A Henriette qui l'écoutait.) Pardon, madame ..

Henriette va rejoindre Caroline sur le canapé.

BREUILLARD.

J'ai une série pour ça... la treizième... maris célèbres!.. couverture jaune!

VALLERAY.

Entre nous, c'est le fameux...

Il lui dit le nom à l'oreille.

BREUILLARD.

Oui, oui!... il est déjà casé.

VALLERAY.

La pièce vous a été adjugée, m'a-t-on dit, et je vous la rachète au prix coûtant.

BREUILLARD.

La racheter! Ah! bien oui! vous m'offririez le double, le triple, le quadruple, que je ne vous rendrais pas votre client; quand on est dans cette catégorie-là, on n'en sort plus!.. à moins que ce ne soit par échange.

VALLERAY.

Par échange? attendez donc... Il m'en coûterait certes; mais si mon devoir envers mon client, si l'honneur professionnel l'exige, si enfin il n'y a pas d'autre moyen, brocanteur entêté que vous êtes, j'aurai peut-être un échange à vous proposer.

BREUILLARD.

Un échange? quelque chose de rare?

VALLERAY.

De très-rare; car je possède tous les autographes du même auteur.

CAROLINE, à Henriette.

Que dit-il?

BREUILLARD.

De qui parlez-vous?

VALLERAY.

De ma femme ici présente, madame Valleray.

BREUILLARD, saluant.

Madame... (Bas à Valleray.) Pardon, ce nom-là n'a pas cours sur la place.

VALLERAY.

Préférez-vous son nom de demoiselle? Caroline de Nanteuil.

BREUILLARD, avec admiration.

Caroline de Nanteuil ! Quoi ? la célèbre romancière, ce serait vous, mademoiselle ?

VALLERAY, le reprenant :

Madame...

CAROLINE, modestement.

Monsieur...

BREUILLARD, s'approchant d'elle.

Mais c'est bien différent ! Caroline de Nanteuil est très-courue, très-demandée.

VALLERAY, intervenant entre eux.

Permettez.

BREUILLARD.

Oui, mademoiselle fait...

VALLERAY, le reprenant.

Madame.

BREUILLARD.

Mademoiselle fait prime ; ses autographes sont hors de prix.

VALLERAY.

Je crois bien ! on n'en trouve plus ; personne n'en a.

BREUILLARD.

Excepté moi,

VALLERAY.

Hein ? Vous ?

BREUILLARD.

J'en ai un.

CAROLINE, à part, se levant.

Ciel !

VALLERAY.

Quoi donc ?

BREUILLARD.

Une petite lettre.

VALLERAY.

Pas possible ! Quoi ? qu'est-ce que c'est ? Caroline, expliquez-vous ?

CAROLINE, troublée.

Mais... je ne pense pas...

BREUILLARD.

Oh ! si fait, mademoiselle, une lettre authentique, écrite et signée.

HENRIETTE.

Vous vous trompez, mon ami, vous ne m'avez jamais parlé de cela.

BREUILLARD.

Je me trompe, moi ? attendez... (Il va prendre un registre.) mon catalogue... (Il l'ouvre.) Table du beau sexe :. Phénomènes... Excentricités... Conférencières... Femmes libres... Duègnes de lettres... Jeunes bas-bleus... Voilà votre affaire. (Il fouille.) Caroline de Nanteuil... elle n'écrit plus... (La saluant.) c'est comme si vous étiez morte... vos autographes ont double de valeur... Une demi-page petit in-douze, velin satiné, sans taches. Vous voyez, c'est inscrit : fiche 4414.

VALLERAY, en colère.

Mais d'où vient-elle, cette lettre ?

BREUILLARD.

Ma foi, je n'en sais plus rien.

VALLERAY.

Est-ce que madame vous aurait écrit ?

BREUILLARD.

A moi ? oh ! Dieu non ! Je ne suis pas assez heureux pour que...

VALLERAY, avec emportement.

Comment, heureux ! Il est donc heureux, celui à qui s'adresse ?...

BREUILLARD.

Est-ce que je sais, moi ?

VALLERAY,

Mais que contient ce billet ?

BREUILLARD.

Est-ce que je sais, encore une fois !

VALLERAY.

Mais vous ne lisez donc pas ?..

BREUILLARD.

Je lis ce qu'il faut lire : la signature, la date, enfin tout ce qui a de l'importance ; quant au reste, est-ce que ça me regarde ? (A part.) Diable d'homme !

VALLERAY, passant à la table et s'y installant.

Il faut que ça s'éclaircisse. Allons, allons, montrez-moi vos paperasses.

BREUILLARD.

Mes paperasses !

VALLERAY.

Vos papiers... ah ! mon Dieu, quel caractère ! eh ! pourquoi êtes-vous comme cela ? (Se levant brusquement et frappant du poing sur la table.) Je vous dis, cap de bious !.. que je veux voir cette lettre, à l'instant même... de gré ou de force...

HENRIETTE.

Monsieur...

BREUILLARD.

Doucement, que diable ! Monsieur ; je suis un ancien greffier de justice de paix, doux et conciliant par nature ; mais, sapristi ! laissez-moi respirer ; vous me prenez là au milieu d'un classement... rien n'est en ordre ; madame vous dira que c'est à ne pas s'y reconnaître.

HENRIETTE, montrant les papiers.

Cela se voit de reste.

BREUILLARD.

Je n'en suis encore qu'à la lettre B. Mademoiselle de Nanteuil doit traîner quelque part sur un meuble... donnez-moi au moins deux ou trois jours...

VALLERAY.

Je vous donne une heure. D'ici là retournez toute la pacotille et retrouvez l'autographe ; sinon, je le réclame judiciairement, comme mari au nom de ma femme, comme officier public au nom de la loi.

BREUILLARD.

Comment ? m'exproprier...

VALLERAY.

Avec dommages-intérêts, pour détournement, recel, etc...  
(A Caroline.) Venez, madame, et ne me quittez pas.

CAROLINE, bas à Henriette.

Ah ! ma chère Henriette !

HENRIETTE, bas.

Du courage ; compte sur moi.

VALLERAY, à Breuillard, en prenant le bras de sa femme.

Vous entendez ; dans une heure.

Il sort avec Caroline.

## SCÈNE X

BREUILLARD, HENRIETTE.

BREUILLARD.

J'ai vu dans les ventes bien des amateurs forcenés ; mais jamais un pareil méridional ! cape de bious !

HENRIETTE.

Allons, allons, calmez cette agitation !

BREUILLARD, tirant sa montre.

Et justement mon rendez-vous qui me réclame.

HENRIETTE.

A l'hôtel des Ventes ?

BREUILLARD.

Une séance capitale.

Décisive.

HENRIETTE.

Renaudin va triompher de mon absence !

BREUILLARD.

Quel échec pour vous !

HENRIETTE.

Echec irréparable !.. et pendant ce temps-là, on veut que je farfouille dans des milliers de pattes de mouche !

BREUILLARD.

Que ne chargez-vous quelqu'un de ce soin ?

HENRIETTE.

Un autre ? Eh ! qui diable serait capable ? — Vous, peut-être ?

BREUILLARD.

Non pas ; mais, par exemple, un ami, le confident de vos manies — je veux dire de vos travaux...

HENRIETTE.

Le baron ?

BREUILLARD.

N'est-ce pas lui qui met vos collections en ordre ?

HENRIETTE.

En effet.

BREUILLARD.

Je suppose qu'il est encore là ?

HENRIETTE.

Oui, je lui ai confié la clef de mes cartonniers.

BREUILLARD.

Vous voyez bien. Appelez-le ; je le mettrai au courant.

HENRIETTE.

C'est une idée ; justement le voici.

BREUILLARD.

## SCÈNE XI

LES MÊMES, LE BARON.

Venez, mon cher ami, venez me rendre un grand service.

BREUILLARD.

Bien volontiers ; de quoi s'agit-il ?

LE BARON.

Veillez rester avec ma femme.

BREUILLARD.

Il va prendre son chapeau.

Hein ? comment ? c'est là le service...

LE BARON.

BREUILLARD.

Causez ensemble, causez, je m'en vais.

LE BARON.

En vérité ? croirai-je que sans être importun ?...

BREUILLARD.

N'ayez pas peur ; c'est elle qui le veut.

LE BARON.

Ah ! c'est madame ?..

BREUILLARD.

Pour moi, je vais disputer à Renaudin la lettre ministérielle... Quelle revanche ! car vous ne savez pas.. Figurez-vous... j'étais convenu de garder mon chapeau...

LE BARON.

Oui, je sais, je sais...

BREUILLARD.

Ah ! je vous ai déjà conté ça ? (A Henriette.) Figure-toi, ma chère, un monsieur très-poli, qui, juste au coup..

HENRIETTE.

Votre coup de marteau ? Je le connais... Allez !

BREUILLARD, au baron.

Au revoir ; je compte sur vous.

LE BARON.

Bonne chance.

BREUILLARD.

Et à vous aussi, merci.

## SCÈNE XII

HENRIETTE, LE BARON.

LE BARON.

Laissez-moi me féliciter de l'occasion inespérée...

HENRIETTE.

De grâce, monsieur le baron, trêve de galanterie ; il s'agit ici d'une affaire sérieuse dont mon mari ne sait que la moitié.

LE BARON.

Un secret ?...

HENRIETTE.

J'ai confiance en vous et le temps nous presse.

LE BARON.

Parlez, madame, disposez de moi.

HENRIETTE.

Vous connaissez, je suppose, les cartons, les casiers, les vitrines, enfin, tous les nids à paperasses de monsieur Breuillard.



LE BARON.

Que trop.

HENRIETTE.

Apprenez qu'une de mes amies risque d'être compromise aux yeux de son mari jaloux, par une lettre adressée autrefois fort innocemment, mais fort étourdiment, à un mauvais sujet, je dois le croire, qui en a sans doute abusé; car cette lettre se trouve aujourd'hui dans les cartons de monsieur Breuillard.

LE BARON.

Ah bah!

HENRIETTE.

Le mari a entendu parler du billet; il veut le ravoïr; mais nous ne le voulons pas et pour cause; il s'agit donc de le retirer adroitement et de nous le remettre... sans le lire, bien entendu. La chose est facile, je pense. On remplacera l'autographe enlevé, par une autre lettre que mon amie aura soin d'écrire...

LE BARON.

Et que l'on remettra dans le carton...

HENRIETTE.

Et que l'on montrera au mari.

LE BARON.

Parfait! vivent les femmes d'esprit! Je suis du complot!

HENRIETTE.

Hâtez-vous donc pendant l'absence de monsieur Breuillard.

LE BARON, d'un ton insinuant.

Un seul mot, de grâce... Prêt à servir votre amie de tout mon pouvoir, puis-je espérer qu'en sa faveur, la charmante madame Henriette voudra bien pardonner à un téméraire qui sous le nom de son grand-oncle...

HENRIETTE, avec réserve.

Il est peu généreux à vous, monsieur le baron, de me rappeler cette plaisanterie, quand le danger d'une amie me force de recourir à votre obligeance...

LE BARON.

Loin de moi l'idée d'en abuser, madame! et si vous daignez seulement me savoir gré de mon dévouement...

HENRIETTE, lui tendant la main.

Mon amitié n'est point ingrate.

LE BARON.

Ah! madame!

Il veut lui baiser la main.

HENRIETTE, retirant sa main.

Mais j'ai hâte de rassurer une pauvre femme toute tremblante, et de lui reporter sa dangereuse correspondance... Allez bien vite chercher l'autographe.

LE BARON.

Mais vous oubliez le principal... le nom de cette personne.

HENRIETTE.

Ah! c'est vrai, étourdie! vous n'avez pas besoin de savoir le nom du mari; car la lettre de cette jeune femme n'est signée que de son nom de demoiselle: Caroline de Nanteuil!

LE BARON, frappé.

Caroline de Nanteuil!

HENRIETTE.

Ce nom-là vous frappe? je le crois bien; il est célèbre à juste titre: poésie, roman historique, roman de mœurs, elle est supérieure dans tous les genres et si peu bas-bleu, si peu, qu'elle ressemble tout à fait à une femme. Allez vite; vous me retrouverez ici.

Elle sort.

### SCÈNE XIII

LE BARON, puis CAROLINE,

LE BARON, seul.

Caroline! quel souvenir! et cette lettre, car ce doit être celle-là, la seule qu'elle m'ait jamais écrite, et qui en effet a disparu depuis si longtemps, comment se retrouve-t-elle dans les cartons de Breuillard?... Est-ce que par hasard, quand il venait chez moi... Ah! mon Dieu, oui... Quelque tiroir ouvert... une razzia de papier... ces moromanes-là sont capables de tout. (Il consulte le registre, resté ouvert.)

CAROLINE, entrant par le fond, à part.

Dieu merci, j'ai pu m'échapper pendant que mon mari est chez son client... Sachons d'abord si Henriette...

LE BARON, trouvant la note.

Voilà!

CAROLINE, se retournant.

Ciel! monsieur de Montgeron!

LE BARON, la reconnaissant.

Caroline!

CAROLINE.

Vous ici, monsieur! chez monsieur Breuillard!.

LE BARON.

Je suis son ami...

CAROLINE.

Son ami! celui dont Henriette me parlait !..

LE BARON.

Mais vous-même?..

CAROLINE, avec dignité.

Je viens ici pour reprendre une lettre que je croyais avoir écrite à un homme d'honneur.

LE BARON.

Ah! madame, quelle est donc votre idée? Supposeriez-vous, par hasard, que j'aie eu la lâcheté de livrer moi-même?... Ah! si vos reproches étaient mérités, je serais en effet le dernier des hommes... cette lettre si précieuse, je la conserverais avec tant de soin qu'elle ne me quittait pas, et ce ne peut-être que par un incroyable abus de confiance... Ah! vous me croyez, n'est-ce pas?

CAROLINE.

Oui, je vous crois, j'ai besoin de vous croire, pour votre honneur, pour le mien...

LE BARON.

Mais rassurez-vous; ce billet vous sera rendu, sans que monsieur Breuillard se doute un instant du secret qui a passé dans ses mains; pas d'adresse d'ailleurs, pas de nom... Je sais où le reprendre, et je vous le rapporte à l'instant, je vous le jure...

Il sort à gauche.

## SCÈNE XIV

CAROLINE, puis HENRIETTE.

CAROLINE, seule.

Ah! quelle leçon!... Voilà de quoi guérir une femme, même une femme de lettres, de la manie d'écrire.

HENRIETTE, entrant.

Ah! te voilà, chère Caroline? rassure-toi...

CAROLINE.

Oui, je viens de voir monsieur de Montgeron.

HENRIETTE.

Tu l'as vu? tu le connais donc?

CAROLINE.

Ah! ma chère Henriette, je l'avais d'abord accusé d'une indignité, mais il s'en défend avec énergie.

HENRIETTE.

Que veux-tu dire?

CAROLINE.

Ce n'est pas lui qui a livré ma lettre.

HENRIETTE.

Plaît-il? t'ai-je bien comprise? Celui à qui tu écrivais.. qui t'aimait... C'était lui, le baron?

CAROLINE.

Lui-même!

HENRIETTE, à part.

Ah! le traître! et il osait... avec son grand-oncle!...

CAROLINE.

Qu'as-tu donc?

HENRIETTE.

Rien... un peu de surprise... et tu l'attends ici?

CAROLINE.

Oui, pour reprendre de sa main...

HENRIETTE.

Y penses-tu? Il ne convient plus que tu lui parles... laisse-moi plutôt le recevoir; entre chez moi, tu auras quelques mots à écrire... un échange d'autographes à faire... Je suis à toi, va vite. (Elle fait entrer Caroline à droite.) Le voilà!

## SCÈNE XV

HENRIETTE, LE BARON.

LE BARON, tenant une lettre à la main.

Par bonheur, je l'ai trouvé presque tout de suite... Pauvre billet! froissé, méconnu!... (S'avançant vers Henriette, qu'il prend pour Caroline.) Puisqu'il faut, madame, vous rendre ce gage dangereux... (Reconnaissant Henriette.) madame Breuillard!

HENRIETTE, prenant le billet.

Donnez, monsieur... Je vous remercie pour mon amie.

LE BARON, embarrassé.

Votre amie?... ah! oui..

HENRIETTE.

Vous l'avez vue tout à l'heure.

LE BARON.

Je... en effet... elle était là.

Il regarde autour de lui.

HENRIETTE.

Oui; et elle est repartie bien vite; son mari l'attendait avec impatience.

LE BARON.

Et vous... vous lui avez parlé?..

HENRIETTE.

Deux mots à peine... tout juste le temps de la rassurer... elle m'a dit seulement que vous étiez allé chercher sa lettre.

LE BARON.

Ah! voilà tout? /

HENRIETTE.

Voilà tout !.. Ah ! nous n'avions pas une minute à perdre en conversation. Pauvre femme ! (Lisant négligemment le billet.)  
Vraiment, ce billet n'est pas aussi compromettant qu'on aurait pu le craindre... il ne serait dangereux qu'entre les mains d'un fat... N'est-ce pas votre avis ?

LE BARON.

Je ne sais... je ne l'ai pas lu.

HENRIETTE.

Ah ! c'est juste, vous ne l'avez pas lu... votre discrétion est égale à votre dévouement... Je vais reporter ceci à mon amie...

LE BARON.

Et la prier de remplacer l'autographe?..

HENRIETTE.

Bien entendu...

LE BARON.

Et vous me remettrez le nouvel écrit ?

HENRIETTE.

Tout à l'heure...

LE BARON.

Ici ?

HENRIETTE.

Ici. — Bien reconnaissante pour mon amie et pour moi.

LE BARON.

Ah ! puis-je l'espérer ?

HENRIETTE.

Vous en aurez la preuve.

LE BARON, avec élan.

Quel bonheur !

HENRIETTE

Chut!

Elle sort en lui faisant un signe d'amitié.

## SCÈNE XVI

LE BARON, seul.

Je respire... Dieu merci !.. mes affaires vont toujours bien. J'ai cru un instant qu'elle savait tout. Rien de plus dangereux que les confidences des femmes entre elles. C'est toujours-là ce qui nous perd. Heureusement, Caroline ne m'a pas trahi ; sa situation lui commande une extrême réserve et une fois repartie... (On entend Breuillard.) monsieur Breuillard... Déjà de retour ? Il était temps !

## SCÈNE XVII

LE BARON, BREUILLARD.

BREUILLARD.

Victoire ! triomphe complet ! Je l'ai ! je la tiens !

LE BARON.

La pièce rare ? la lettre du ministre ?

BREUILLARD.

L'écriture, la signature avec le paraphe !

LE BARON !

Enfin vous l'avez emporté ?

BREUILLARD.

Ce n'est pas sans peine ! J'en ris encore, mais Renaudin en crève de dépit... Ah ! ah ! je lui ai rendu la monnaie de sa pièce... Ah ! tu emploies des compères !... Eh bien ! moi, j'emploie le télégraphe... Une fausse nouvelle, que je lui ai adressée au beau milieu de la vente : « le feu prend à votre collection !... » Eperdu, il s'élançait hors de la salle... Pendant ce temps-là, je mets le feu aux enchères, et adjudgé !

LE BARON.

C'est très-ingénieux, en effet.

BREUILLARD.

N'est-ce pas, ça vaut bien le coup de chapeau ? (Ouvrant la lettre.) mais j'ai hâte de voir... c'est bien cela... trois lignes et demie sans rature... (Lisant.) « Monsieur le juge de paix... » — c'est le mien. — « Je ne puis trop vous engager à vous débarrasser honnêtement d'un certain greffier... » — Hein ? « qui me paraît avoir le cerveau un peu fêlé... » — C'est moi. (Regardant la date.) 12 janvier, la veille du congé qu'on m'a offert... Et j'ai payé ça trois cents francs !..

Il va pour déchirer le papier.

LE BARON.

Qu'est-ce que vous faites donc ?

BREUILLARD.

Au fait, la pièce est rare et authentique. (Il la met dans sa poche.)  
Je la garde.

## SCÈNE XVIII

LES MÊMES, HENRIETTE.

HENRIETTE, à part.

Elle est rentrée chez elle, tout va bien. (Haut à Breuillard.)  
Eh bien, mon ami, vous avez réussi ? vous êtes content ?

BREUILLARD.

Enchanté!

HENRIETTE.

Voyons (Elle va pour lire le papier, mais Breuillard le retire.) Faites-moi aussi vos compliments, monsieur; je suis enfin parvenue à vous tirer d'embarras.

BREUILLARD, ahuri.

Quoi? quel embarras?

HENRIETTE.

Comment, quel embarras? Et ce terrible homme de loi?

BREUILLARD.

Ah! diable, oui, monsieur Capédebious! je l'avais oublié; et cet autographe qu'il réclame...

HENRIETTE.

Nous l'avons retrouvé, le voici!

BREUILLARD.

Déjà?

LE BARON, bas à Henriette.

L'échange est fait?

HENRIETTE.

Oui.

Elle donne un papier à Breuillard.

BREUILLARD, prenant son lorgnon.

Oui, oui, c'est bien ça... demi-page, petit in-douze, ... vélin satiné...

LE BARON, bas à Henriette.

Il ne s'aperçoit pas de l'escamotage.

HENRIETTE, bas.

La foi est aveugle.

BREUILLARD, examinant.

Un peu usé par le temps.

HENRIETTE, à part.

Chiffonné exprès.

BREUILLARD, de même.

Un peu sali...

HENRIETTE, à part, en riant.

Frotté contre la cheminée.

JOSEPH, annonçant.

Monsieur et madame Valleray.

BREUILLARD.

Qu'ils entrent! qu'ils entrent!

## SCÈNE XIX

LES MÊMES, VALLERAY, CAROLINE.

VALLERAY.

L'heure est passée, monsieur, et je viens vous sommer de me livrer à l'instant...

BREUILLARD.

L'autographe de mademoiselle ?

VALLERAY.

De madame !

BREUILLARD.

Je savais bien que j'en avais un superbe !. Approchez ; reconnaissez-vous son écriture ?

VALLERAY.

En effet, donnez.

BREUILLARD, *retenant le papier.*

Doucement.

VALLERAY.

Mais enfin, qu'est-ce que c'est que ce billet-là ?

HENRIETTE.

Une page manuscrite d'un roman de Caroline.

VALLERAY.

Un roman ?

HENRIETTE.

Un roman de sa jeunesse... un roman historique.

CAROLINE.

Sur la cour de Louis XIV.

VALLERAY.

Inédit ? jamais on ne m'a parlé de ça.

CAROLINE.

Inédit et brûlé.

VALLERAY.

Et ce feuillet, sauvé des flammes, c'est...

HENRIETTE, *avec intention.*

C'est une lettre de madame Henriette.

LE BARON.

Hein ?

HENRIETTE, *au baron.*

Vous savez, madame Henriette, la femme de Monsieur...

LE BARON.

De monsieur ?

BREUILLARD.

Celle dont nous parlions tantôt ?



HENRIETTE.

Précisément. C'est une réponse.

VALLERAY.

Une réponse à quoi?

HENRIETTE.

A une déclaration fort déplacée d'un seigneur de la cour de Versailles.

LE BARON, à part.

Aïe!

BREUILLARD, au baron.

Tiens ! si c'était votre grand-oncle, monsieur de Montgeron ?

HENRIETTE.

Ce serait bien possible.

BREUILLARD.

Comme ça se rencontre!.. mademoiselle avait donc des documents ?

CAROLINE, regardant Henriette.

De bonne source.

VALLERAY, à Breuillard.

Permettez-vous enfin ? (Il prend la lettre.) Pourquoi ne pas me la donner tout de suite !. quel caractère ! (Lisant.) « Monsieur, je ne suis pas dupe de la grande passion que vous affectez. Si j'étais assez folle pour vous écouter, je trouverais une défense dans la légèreté de votre conduite et dans l'exemple d'une amie qui a reçu de vous des aveux tout semblables. — Veuillez donc me prouver le respect dont vous vous dites pénétré, en m'épargnant vos poursuites et, s'il se peut, votre présence. »

CAROLINE, avec intention.

Signé : « Madame Henriette. »

HENRIETTE, de même.

Et plus bas : « Caroline de Nanteuil. »

LE BARON, à part.

Coup double ! elles s'entendaient.

VALLERAY, à Caroline.

Très-bien écrit, chère amie, et surtout très-bien pensé !

BREUILLARD.

Moi, je trouve la réponse un peu dure... qu'en dites-vous, baron ?

LE BARON, saluant.

Je dis que si mon grand-oncle s'est attiré tant de rigueur, son devoir était de se soumettre... A propos, mon cher, vous ai-je dit que je partais demain ?

HENRIETTE.

Pour Versailles ?

LE BARON.

Non ; j'irai beaucoup plus loin.

BREUILLARD.

Vous nous quittez ? Mais, mon Dieu ! qu'est-ce qui me fournira d'autographes ?

VALLERAY.

Moi, mon cher monsieur ; en échange de ceci et de l'autre acte... vous savez... j'ai à votre service vingt autres clients... des maris...

BREUILLARD.

Du même numéro ? Très-bien ; livrez-moi tout, j'achète tout.

HENRIETTE.

Ah ! mon Dieu ! quand donc vous arrêterez-vous ?

BREUILLARD.

Quand j'aurai complété ma série des maris célèbres !..

HENRIETTE.

Ça ne finira jamais !

FIN

37472